



Paroles et discours

Chapitre XVI

1. Ô auditeurs, j'ai ressenti plus que jamais la grande puissance du Carême, et je ne me souviens pas avoir jamais été aussi saisi par sa force, ou plutôt, son omnipotence. Car chacun de nous a éprouvé un manque de temps et d'énergie : moi, pour prononcer cette contribution verbale annuelle, et vous, pour la recevoir. Et pourquoi nous étions ainsi disposés, je vais vous le dire maintenant, sans la moindre crainte. Mais le temps actuel du Carême, qui s'est manifesté avant même son apogée, nous a contraints à changer d'état d'esprit. Et c'est pourquoi nous sommes réunis à nouveau. Cependant, je n'ai pas l'intention de proclamer son rôle salvateur pour l'univers (car qui est assez aveugle ou sourd pour ne pas voir la grande lumière répandue sur le monde entier, ou pour ne pas entendre le sermon général et retentissant ?), mais d'aborder quelques points appropriés que vous pourriez accepter avec joie comme une introduction nécessaire au jeûne. De même que du pain et de l'eau furent apportés au prophète Élie lors de sa fuite devant Jézabel, et qu'il marcha quarante jours dans la forteresse (I R 19,8), de même cette offrande que nous vous proposons devrait suffire à vous prémunir contre la gourmandise durant ces quarante jours de voyage, pourvu que, venant avec foi, vous ne méprisiez pas le pain d'orge sans levain (I R 19,6) et l'eau comme des choses insignifiantes.
2. C'est pourquoi je me tiens ici, entouré de vous, cherchant du réconfort et, comme avant une compétition sportive, des encouragements, chose que je n'aurais pu espérer jusqu'à récemment. Cependant, le moment est venu d'expliquer pourquoi j'ai failli me taire. La première raison est le malheur qui nous a frappés : car le fait qu'il ne nous ait pas anéantis est l'œuvre non de la force humaine, mais de Dieu seul, qui a arraché un prophète fugitif au ventre d'une baleine et en a délivré un autre des crocs d'un lion. Sa voix a éteint les langues de flammes, de sorte que le buisson ardent ne s'est pas consumé et qu'aucun cheveu des jeunes captifs n'a été touché par la fournaise; béni soit son nom à jamais. La seconde raison est votre indifférence au devoir de parole.
3. Voilà seize ans, ô vous qui m'écoutez, que j'accomplis le saint office parmi vous et que chaque année je sème des paroles, et pourtant je ne vois aucune pousse de ce que j'ai semé : ni tiges, ni épis chargés de grain, sans parler des gerbes ou des tas de blé sur l'aire de battage. Pour celui qui semait les paroles, dont parlent les paraboles des Évangiles, au moins une partie de ses graines porta du fruit, même si le reste tomba au bord du chemin, sur des pierres ou parmi les épines. Mais moi, malheureux, je ne peux même pas récolter une telle moisson que, malgré l'échec de la plupart des graines, une petite portion puisse m'apporter quelque consolation. Combien de fois me suis-je reproché mes vains espoirs, combien de fois me suis-je adressé ainsi : «Ô insignifiant semeur de paroles, ô le plus insignifiant des agriculteurs ! Pourquoi subis-tu ce malheur si inhabituel ? Sèmes-tu au milieu d'une mer pleine de monstres et de rochers infranchissables, et pour cela pleures-tu éternellement en dispersant ta semence, sans jamais te réjouir en coupant les gerbes ? Quand célébreras-tu la moisson ? Es-tu seul la cause de la stérilité, car tu ne renouvelles pas les champs, tu ne fertilises pas le sol, mais tu sèmes parmi les épines (Jér 4,3), soit avec parcimonie et sans bénédiction, contrairement aux alliances prophétiques et apostoliques ? Ou bien le champ lui-même, envahi par les mauvaises herbes et jonché de pierres, résiste-t-il à la moisson, ou bien les oiseaux, amoureux de la semence, la pillent-ils avant qu'elle ne soit enfouie dans le sillon ? Ô malheur sans précédent ! Comment ne pas crier ici avec plus d'amertume que le prophète, qui se lamente : «Je suis comme «Que celui qui ramasse la boue pendant la moisson» (Mi 7,1) ? «Je n'ai même pas ramassé la paille, je n'ai pas laissé la faucille toucher les tiges, afin d'avoir au moins un toit au-dessus de ma tête.»
4. Cependant, mes amis, ne vous offusquez pas de mes plaintes et de mes lamentations. Car si, comme les sophistes ambitieux, il m'arrivait de semer en terre égyptienne et, comme le dit le proverbe, d'arroser le jardin de mes pieds – c'est-à-dire avec la sagesse terrestre, basse et répandue, qui se déploie sous mes pieds –, je m'efforcerais moins de récolter le fruit que de me délecter et de me procurer au moins un peu de plaisir. Puisque vous êtes comme la terre promise, vallonnée et plane (Dt 11,11), car d'une part vous vous élevez à la contemplation spirituelle, et d'autre part vous la fortifiez par des œuvres louables, la terre que le Seigneur Dieu visite, l'enrichissant de la pluie céleste, doit aussi attendre d'elle un fruit semblable, dont les vallées sont emplies (Ps 65,14), c'est-à-dire des âmes humbles lavées par les fleuves célestes, et non se réjouir, comme ceux qui sèment sous le vent, dans chaque gerbe, même impropre à la mouture.

5. Cependant, peut-être produisez-vous vos fruits, comme il se doit et en quantité suffisante, de sorte que Celui qui sonde les reins et les cœurs les voit (Apo 2,23), bien qu'ils demeurent cachés aux hommes. Pour ma part, je contemple votre visage avec de simples yeux d'homme et, ne trouvant aucune gerbe pour remplir mes mains ni mon sein (Ps 129,7), je suis contraint de déplorer mon labeur inutile, mêlant larmes et sueur gaspillée. Car, malgré tous mes efforts pour semer les graines de toutes sortes de vertus dans la terre, je ne vois aucune moisson digne de ce nom, et c'est pourquoi je redoute cette malédiction : «Vous semez beaucoup dans le champ, et vous récoltez peu» (Dt 28,38). Et en vérité (car cela en sera la preuve), pourrai-je, en regardant autour de moi, voir que votre terre regorge de fruits ? Je ne m'intéresse pas particulièrement à savoir si le jeûne, l'aumône et la prière portent du fruit dans vos âmes, et si, en dissimulant ces vertus, vous serez justement comptés parmi les disciples de l'Évangile, dignes de votre récompense. Cependant, même si vous les cachiez au plus profond de votre trésor, vous ne pourriez les rendre totalement inaperçues, car la vertu par essence se révèle malgré la multitude de ceux qui la dissimulent.

6. Que ces vertus demeurent donc cachées : car leurs fruits, exposés au regard du public, se gâtent et tombent, emportés par le vent. Mais où est, ô vous les meilleurs, le bien fécond et répandu de l'amour, où est le bien universellement accessible de l'égalité ? Partout où je regarde, au lieu des vigoureux pousses de ces biens, je vois les mauvaises herbes trompeuses des états contraires. La fleur des mots, c'est-à-dire la parole sincère, n'orne pas mon champ ; il n'y a pas d'épis de modération plus rares, chargés de grain et courbés jusqu'au sol. Car la plupart, comme celles battues par le vent, sont maigres et légères, ne s'élevant que par leurs arêtes, et encore, celles-ci ne portent pas d'oreilles. Où sont ceux qui, plantés dans la maison du Seigneur, prospèrent dans ses parvis, tels des palmiers dattiers ou des oliviers chargés de fruits, ou encore une vigne bien cultivée ? Y en a-t-il qui se tiennent sereinement et respectueusement autour de la table divine pendant les offices, tels de jeunes oliviers ou de douces figues — ceux qui offrent au Christ le fruit sucré de la repentance, sans attirer sur eux la malédiction ni être retranchés pour leur stérilité ?

7. Je n'énumérerai pas la succession ni la longue chaîne des autres vertus qui ne sont pas coutumières de la dissimulation, mais qui, même objet d'admiration pour les passants, répandent leur bénédiction sur les moissonneurs, comme dans les psaumes. En bref, je recherche une abondante moisson d'actions, semblable à la générosité des paroles semées, digne du champ parfumé et fertile béni par le Seigneur, afin que moi aussi, je puisse non seulement semer avec des larmes, mais aussi récolter les fruits avec joie. Ou bien, si je cultive la terre, Il n'exercera pas Sa puissance pour me donner (Gen 4,12), ou (voici la pire des malédictions !) des herbes urticantes pousseront-elles pour moi au lieu du blé, et des épines au lieu de l'orge (Job 31,40) ? Dois-je m'habituer à suer dans des travaux pénibles, sans avoir l'occasion ni de goûter à leurs fruits, ni de parcourir le champ labouré avec le Christ, cueillant les épis et les foulant entre mes mains, satisfaisant ainsi la famine de Moïse (Dt 28,20) et le besoin poétique qui me ronge le cœur ?

8. Ainsi, me laissant aller à ces vaines pensées, et sachant en même temps que vous aussi, lassé par le vide incessant des conversations mondaines, aviez perdu le goût de l'écoute, je supposai que vous ne viendriez pas du tout ou que vous ne supporteriez pas le son de ma voix. Aussi, j'étais-je prêt à me taire et à ne plus rien dire, de peur de bavarder en vain, comme un airain qui résonne (I Cor 13,1), et de vous importuner inutilement en essayant d'atteindre vos oreilles. Car, de même que ceux qui souffrent gravement d'une maladie trouvent toute nourriture désagréable, de même les âmes épuisées par le chagrin ne sont disposées ni à parler ni à écouter la parole d'autrui, mais préfèrent, pour la plupart, endurer la douleur en silence. Les amis du noble Job en témoignent, eux qui restèrent silencieux pendant de nombreux jours et nuits, car ils voyaient la plaie, profonde et terrible (Job 2,13). Ainsi, moi aussi, voyant votre plaie, mais étant moi-même blessé, et plus terriblement encore, par compassion pour chacun d'entre vous, je n'ai pas émis le moindre son jusqu'à présent et je n'ai aucune intention de le faire à l'avenir.

9. Mais c'était «avant-hier»; maintenant, grâce à la puissance de ce temps, nous avons été fortifiés, de sorte que les désespérés, sentant à peine le danger approcher, sont nés à une vie nouvelle (tel est le grand miracle d'Osée, insufflant la vie aux morts), les endormis se sont sentis revigorés, les faibles ont reçu du réconfort. Ainsi, on peut comparer notre situation à celle de Samson : car, tant que les sept tresses ornaient sa tête (Jug 16,14), il était revêtu d'une grande force et surpassait ses ennemis; mais lorsqu'il les eut vaincus, alors, privé de force, des femmes étrangères s'emparèrent de lui, lui crevèrent les yeux et l'enchaînèrent avec des chaînes de bronze : et il fut jeté en prison (Jug 16,21). Il en est de même pour nous : un naziréen non rasé, orné comme de sept tresses, sept dons de l'Esprit, est un noble guerrier et triomphe toujours des

passions étrangères. Mais si, s'étant abandonné au plaisir, à l'instar de cette Dalila perverse, il se laisse dépouiller de sagesse et de raison, de conseil et de force, de connaissance et de piété, et avec eux de la crainte de Dieu, alors il devient une proie facile pour les passions qui aveuglent l'âme. L'âme, une fois paralysée et incapable de percevoir sa propre beauté, se trouve pour ainsi dire emprisonnée et enchaînée par la chair et, asservie par le ventre, elle moud le grain pour lui.

10. De même que les cheveux de sa tête commencèrent à repousser (Jug 16,22), et qu'avec eux sa force lui revint, de sorte qu'il vengea les moqueries des étrangers, de même Dieu nous manifeste sa miséricorde en nous offrant cette précieuse occasion, cette semaine de jeûne, afin que nos cheveux coupés repoussent et qu'avec leur repousse, le Seigneur des armées se souvienne de nous et, nous fortifiant, nous accorde l'opportunité de lutter à nouveau. Car, regardons-nous nous-mêmes, en rejetant l'aveuglement de l'amour-propre : n'avons-nous pas été séduits par une vie mauvaise, livrés à de viles passions ? Tous nos dons spirituels n'ont-ils pas été retranchés ? Où sont notre sagesse et notre raison, où sont notre conseil et notre force, où sont notre connaissance et notre piété ? Où est la crainte de Dieu, qui détourne tout homme du mal ? N'avons-nous pas tout perdu, et n'est-ce pas pour cela que le Seigneur s'est détourné de nous ? Ne sommes-nous pas accablés par des passions étrangères, nos yeux intérieurs arrachés, au point de ne plus pouvoir regarder notre propre vie en face ? Ne sommes-nous pas prisonniers d'un cachot, d'une vie sombre, livrés à des chaînes d'airain, c'est-à-dire aux liens indissolubles d'actions vaines ? Ne tournons-nous pas, tels des esclaves de notre ventre, autour de la simple subsistance, raison pour laquelle Salomon dit de ceux qui se livrent aux plaisirs : «Toute la vie d'un homme passe dans sa bouche» (Ec 6,7) ?

11. Alors, quand serons-nous délivrés d'un tel malheur ? Quand nous relèverons-nous, ne serait-ce qu'un peu, de notre vie bestiale ? Qui aura pitié de nous, qui nous soutiendra, si nous ne nous apitoyons pas sur notre sort, si nous ne profitons pas du temps présent, pour lequel Dieu nous a donné la loi de l'abstinence afin que, tandis que les dons spirituels que nous avons malicieusement rejetés commencent à croître en nous, nous puissions poser les fondements de la sagesse dans la crainte de Dieu ? Alors, nous qui étions insensés, nous pourrions retrouver la raison et, après mûre réflexion (Pro 11,14), acquérir la sagesse, de peur de tomber comme des feuilles mortes. Et, après réflexion, nous reconnaitrons un grand gain – l'autonomie dans la piété – et ainsi, fortifiés par le Seigneur des armées, nous ne serons plus les jouets de passions hideuses ni, pire encore, de nos semblables. Nous blâmerons nos propres méfaits (si tant est que de tels actes cruels puissent être qualifiés de méfaits) non pas sur autrui, mais sur nous-mêmes. Car je sais que, par égoïsme, nous sommes très prompts à voir la paille ou la paille dans l'œil de nos frères, mais aveugles à la poutre dans le nôtre.

12. C'est ainsi que nous nous justifions : nous ne condamnons même pas les crimes les plus flagrants, mais nous rejetons la faute sur des innocents, voire sur le coupable lui-même. Ce mal qui nous caractérise remonte à un couple d'ancêtres humains, lorsque le mari rejeta la faute sur sa femme, et la femme sur le serpent. Depuis lors, tel un héritage, il s'est transmis de génération en génération. Mais, comme le dit un maître : Pourquoi blâmons-nous toujours les malheureux ? Pourquoi attribuons-nous la cause de nos malheurs d'abord à l'un, puis à l'autre ? Nous devons nous imputer la responsabilité de tous les accidents, imitant ainsi les hommes prudents et bénis dont l'un dit : «J'endurerai la colère de l'Éternel, car j'ai péché contre lui» (Mi 7,9), et un autre : «C'est moi qui ai péché, et en faisant le mal, j'ai fait le mal» (I Ch 21,17). Et encore : «Je suis coupable pour les âmes de la maison de ton père» (I Sam 2,22). Car les péchés et les maladies qui nous habitent requièrent, à l'instar des cautérisations, des opérations et des remèdes amers, un traitement plutôt douloureux. Mais si nous étions en bonne santé, comme ces gens dont David chante : «Que personne ne les laisse faire le mal, et que le roi les réprimande» (Ps 104,14), alors le tourment ne nous aurait pas touchés (Sag 3,1), et les hommes ne se seraient pas dressés sur nos têtes (Ps 66,12).

13. Ainsi, nous accusons sottement les innocents, alors que nous ne subissons qu'un châtiment pour une infime partie de nos fautes. Et nous ne remarquons pas combien nous ressemblons à l'ancien Israël dans sa folie : car, croyant se soumettre aux étrangers non à cause de leurs propres péchés, mais parce qu'ils étaient gouvernés différemment des autres peuples, ils préférèrent l'autocratie royale à l'autorité aristocratique. Mais ils n'y gagnèrent rien, si ce n'est un long esclavage, puis, avec le roi, ils furent chassés loin de leur patrie. Si bien que Dieu, se moquant de cela, dit par le prophète : «Israël, dans ta perdition, qui te secourra ? Où est ce roi ? Qu'il te sauve dans toutes tes villes, qu'il te juge, toi dont tu as dit : Donne-moi un roi et un prince ! Et dans ma colère, je t'ai donné un roi.» (Os 13,9-11).

14. Ainsi, nous blâmons tout sauf nous-mêmes pour nos malheurs. Un navire pirate navigue-t-il le long de la côte, dévastant tout sur son passage ? Nous ne considérons pas ce navire comme une

manifestation de la colère de Dieu, mais nous disons : «Où sont les trirèmes romaines que nous équipons chaque année ?» Oh ! notre insouciance ! Ces trirèmes sont même incapables de débarrasser les îles de la mer Égée de leurs obus de pirates, alors qu'elles ont récemment conquis la Sicile, l'Égypte et la Phénicie. Ou bien quelqu'un nous dépouille-t-il de nos derniers biens, ou nous impose-t-il un fardeau inhumain ? Nous n'acceptons pas cela comme une punition pour nos péchés, mais nous allons presque jusqu'à nous plaindre des pillards, comme le roi lui-même. Nous attribuons nos souffrances à de telles choses, comme si nous négligions délibérément notre devoir. Mais, mes chers, qui est responsable des maladies mortelles, de la famine, et du fait que les fruits périssent à cause de la sécheresse, de l'ergot et du vent ? Car ce ne sont plus des malheurs humains, mais des signes manifestes de la colère de Dieu.

15. Mais si nous avons jusqu'ici raisonné avec tant d'ignorance et d'erreur, il nous faut désormais juger ces questions comme il sied à des personnes soucieuses de la piété. Et, si vous n'y voyez pas d'objection, j'expliquerai brièvement la différence, de peur que, ignorant les causes, nous ne nous laissions abattre par les malheurs, comme si nous subissions des souffrances inouïes, que nous ne nous plaignions de la providence divine et que nous ne restions des pécheurs impénitents. Car ceux qui rejettent la providence, croyant que les affaires humaines sont aléatoires, spontanées et imprévisibles, ou soumises à l'influence d'une confluence céleste et ballottées par les courants de la prédestination, doivent être exclus de l'Église et jetés dans l'abîme des athées. Quelle communion y a-t-il en effet entre la lumière et les ténèbres, ou entre le Christ et Bélial (II Cor 6,15) ? Nous qui croyons que nos affaires sont régies par la parole puissante de Dieu (car Dieu ne tolère aucune partialité injuste et n'est nullement accablé par ses propres œuvres), devons aussi savoir que les malheurs ne proviennent que de cette même cause : le plus souvent pour conjurer un péché futur ou en châtiment d'un péché déjà commis, et parfois comme une tentation et une épreuve de vertu. C'est pourquoi l'Écriture chante non seulement les nombreuses blessures du pécheur (Ps 32,10), mais aussi les nombreuses souffrances du juste (Ps 34,20), et dit : «Si tu viens servir le Seigneur Dieu, prépare ton âme à la tentation» (Sir 2,1).

16. Nous ne devons pas ignorer à quelle catégorie nous appartenons, en imaginant que Dieu nous envoie des afflictions en tant que justes, ou nous punit en tant que fils. Qu'avons-nous mérité, nous autres hommes, d'être accablés par un fardeau de péchés plus lourd que le sable du rivage, et ainsi privés de la filiation divine ? N'est-ce pas le châtiment que Dieu mérite, comme il est dû aux grands pécheurs et aux serviteurs infidèles ? Et de peur que, comme ceux dont le prophète dit à Dieu : «Tu les as frappés, et ils n'ont point souffert» (Jér 5,3), nous ne nous montrions insensibles au châtiment divin, prions Dieu, comme il sied à ceux qui souffrent et sont tourmentés, d'éloigner son châtiment, et surtout, cessons de faire des choses dignes de châtiment. Et plus encore : que notre conscience nous tourmente du fouet du repentir pour les mauvaises actions déjà commises. Car si nous nous corrigeons, nous jugeons et nous punissons nous-mêmes, nous ne serons plus coupables de jugement et de châtiment, de sorte que notre propre sentence servira de dissuasion au divin.

17. Puisque la loi nous enjoint de nous infliger quarante plaies (Dt 25,3), un jeûne de quarante jours est précisément ce qui nous attend : car c'est le nombre requis de souffrances volontaires, tant selon l'Évangile que selon la loi. Soumettons-nous donc à la flagellation durant ces quarante jours et tout au long de chacun d'eux ; laissons notre conscience nous juger et nous reprendre. Reconnaissons-nous coupables, confessons les preuves de notre faute et subissons le châtiment de notre impiété par le jeûne et les privations qui l'accompagnent. Alors, peut-être, serons-nous élevés une seconde fois par Dieu à la dignité de fils, ayant retrouvé notre ancienne noblesse. Alors, nous élevant au-dessus du rang d'esclaves méritant le fouet, devenons des fils obéissants et, en même temps, honorons la souffrance du Maître Christ, qui a enduré la flagellation, si, comme il a été dit, nous nous forgeons un fléau à travers diverses privations. Peut-être alors le flot des calamités diminuera-t-il, et serons-nous ainsi sauvés de l'abîme des difficultés. Après tout, même le divin David ne fut délivré des chagrins que de cette manière, comme il le dit lui-même : «Quant à moi, lorsqu'on m'opprimait, je revêtais le sac et je m'humiliais par le jeûne» (Ps 34,13). Et encore : «Car ils m'aimaient, ils me calomniaient, mais je priais» (Ps 109,4).

18. Ô ces vêtements divins, qui convenaient parfaitement au grand David et repoussaient les assauts de ceux qui l'opprimaient ! Quelle armure héroïque aurait pu repousser aussi efficacement la destruction par les flèches que le sac dont David se revêtait – toutes les attaques de ceux qui le harcelaient ? Ou quel guerrier invincible est aussi supérieur à ses ennemis que David, qui s'humiliait par le jeûne et repoussait les projectiles des calomnieurs par les doux gestes de la prière ? Mais le Christ lui-même anticipe la souffrance par la vigilance et la prière. Ainsi, Dieu, se soumettant volontairement aux tentations, demeure vigilant, tourmente son âme,

Saint Michel Choniates

surmonte son angoisse par une prière intense, se lave le visage de gouttes de sueur sanglante, s'agenouille à maintes reprises et implore son Père; David, lorsqu'il est affligé, se revêt de sac et s'humilie par le jeûne, et, victime de la calomnie, prie; mais nous, en revanche, nous mangeons à satiété, nous sommes difficiles, nous rions, nous sommes oisifs, nous ronflons en dormant, et nous espérons pourtant échapper à quelque tentation, humaine ou divine ? Ce serait la preuve d'une grande naïveté et d'une folie totale.

19. Puisque le jeûne et les autres austérités corporelles, ainsi que la prière incessante et intense, sont prescrits par la loi comme purification pré-festive précédant les passions souveraines, et sont même, sans eux, nos indispensables secours dans les épreuves qui nous ont si durement frappés et qui nous frapperont certainement à l'avenir, fortifions nos vies, au gré des flots, par ces ancres divines et, surtout, par la prière. Car j'y perçois une mélodie divine, capable d'apaiser la douleur de tout malheur. Aussi, si les Égyptiens nous poursuivent, crions au Seigneur de tout notre être; si Amalek nous attaque, que nos mains tendues en prière soient nos armes, car c'est là le meilleur art militaire de Moïse. Si un Rapsak, criant à haute voix (II R 18,28), profère de grandes menaces de malheur, souvenons-nous comment Ézéchiass, entendant les paroles de Rapsak, déchira ses vêtements, se revêtit d'un sac, entra dans la maison de l'Éternel et pria (II R 19,1). Si un Ahitophel, conseiller avisé, se livre à la débauche avec une assemblée perverse, prions avec les paroles de David : «Réduis en miettes les desseins d'Ahitophel, ô Éternel, mon Dieu !» (II Sam 15,31). Si la baleine dévorante nous engloutit, prions l'Éternel du ventre de la baleine, à l'exemple du divin Jonas. Et si la fournaise des tentations s'allume, disons, comme les jeunes gens bénis : «Béni sois-tu, ô Éternel... car c'est en vérité et en justice que tu as fait venir sur nous tout cela à cause de nos péchés» (Dan 3,26-28).

20. Et, priant sans relâche, croyons que Dieu nous entendra et défendra ceux qui crient à lui jour et nuit (Luc 18,7), comme nous le savons par les Évangiles. Car si un juge inique, sans crainte de Dieu et sans égard pour les hommes (Luc 18,2), a été confondu par une veuve qui le persécutait et le harcelait sans relâche, comment ne pourrions-nous pas gagner la faveur du Juste et du Miséricordieux en implorant sa miséricorde ? Et si nous ne parvenons pas à le gagner, ne désespérons pas. Car, ne sachant pas ce que nous devons demander, nous ne nous rendons souvent pas compte que nous demandons une pierre au lieu du pain, un serpent au lieu d'un poisson, ou un scorpion au lieu d'un œuf. C'est pourquoi le Père, qui donne les biens, ne nous donne pas ces choses, car non seulement elles sont inutiles, mais aussi nuisibles. Et rien d'étonnant : après tout, Dieu n'a pas écouté Paul lorsqu'il a demandé une écharde dans la chair (II Cor 12,7), et il n'a pas épargné la coupe de la souffrance à son Fils unique, qui la réclamait à maintes reprises. Mais si, alors que l'arche était déjà achevée et que la famille de Noé, avec la semence de toute vie, y était entrée, Dieu a retardé le déluge de sept jours, pardonnant les offenses et attendant la repentance d'un monde corrompu, de sorte qu'il n'aurait certainement pas inondé la terre si elle s'était repentie durant ces sept jours, comme en témoigne la trompette d'or, alors ne pourrions-nous pas, en nous repentant pendant sept semaines, retenir le flot de nouveaux malheurs ? Il nous suffit, dans la prière, de crier du plus profond de notre cœur pour pardonner à ceux qui nous ont offensés et de purifier nos prières de toute rancœur, afin qu'en invoquant Celui qui ne porte aucune rancune, nous prenions d'abord sur nous les malheurs de nos frères, comme, à ma connaissance, l'ont fait presque tous les hommes bénis.

21. Pour vous qui nous écoutez attentivement, il conviendrait de rappeler certains d'entre eux, afin d'éveiller en vous le désir de les imiter, et surtout notre père Isaac. Car lui, étant un exemple manifeste de nombreuses vertus et mystères du Christ, révèle une ressemblance frappante avec son pardon de la rancœur. Écoutez donc et accueillez cette semence au plus profond de votre âme, afin que, comme une bonne terre, vous portiez des fruits bien plus abondants. Isaac entendit Abimélec lui dire : «Éloigne-toi de nous, car tu es devenu beaucoup plus fort que nous» (Gen 27,16). Sans la moindre objection ni le moindre souci, il s'en alla, tel un véritable disciple de l'Évangile qui, persécuté dans une ville, se réfugie dans une autre, conformément à l'alliance du souverain. Il nettoya alors le puits de son père, obstrué par les Philistins, et on le lui prit aussitôt; il en creusa un autre, mais celui-ci aussi lui fut enlevé; et il endurait tous ces outrages sans manifester le moindre désir de vengeance. Et cette même leçon que l'apôtre enseigna plus tard : «Ne te laisse pas vaincre par le mal, mais triomphe du mal par le bien» (Rom 12,21), le grand Isaac la comprit et l'enseigna par ses propres actes. Car c'est ainsi qu'en se retirant humblement devant ses poursuivants et en leur cédant les puits, il les vainquit, de sorte que peu de temps après, Abimélec lui-même vint trouver Isaac et lui proposa la paix.

22. Je ne mentionnerai même pas Jacob et Joseph, dont l'un, ayant suivi le conseil de son mentor concernant le choix d'une épouse et ayant été rejeté, endura le pénible service de berger pendant vingt ans; l'autre, jeté dans une fosse par ses frères et vendu à des étrangers, devint

esclave en Égypte, où il fut calomnié et jeté en prison. Cependant, plus tard, ayant en son pouvoir les auteurs de tous ces malheurs, il ne se vengea pas, mais, avec humilité et magnanimité, leur offrit un procès. Et comment louer suffisamment le pardon de Moïse ? Car, de même que Dieu a toléré une génération trompeuse et murmureuse (comme il est écrit : «Ps 95,10 : Pendant quarante ans, j'ai opprimé cette génération»), le grand Moïse fit de même. Et voici ce qu'il est impossible de dire ou d'entendre sans la plus grande crainte : à maintes reprises, Dieu, incapable de supporter leur méchanceté, dit à Moïse : «Laisse-moi faire... Je les anéantirai» (Ex 32,10); mais Moïse, pour apaiser Dieu, adoucit sa colère. Quelle magnanimité ! Que de murmures il entendait chaque jour, que d'injures, d'indignation, d'insolence et d'objections il endurait, comme s'il s'efforçait de surpasser Dieu lui-même dans le pardon des offenses !

23. Et que dire du divin David ? N'a-t-il pas fait preuve de douceur en épargnant Saül, qui l'avait si souvent attaqué de sa lance, poursuivi et comploté contre lui, alors même qu'il était tombé entre ses mains non pas une, mais une seconde fois, et ce malgré le fait que ses compagnons l'avaient incité à la vengeance ? C'est à eux que ce héros magnanime répondit, lui que ni les persuasions de ses amis ni les insultes de ses ennemis ne pouvaient inciter à rendre le mal par le mal : «Aussi vrai que l'Éternel est vivant, à moins que l'Éternel ne le frappe, que son jour n'arrive, ou qu'il ne descende au combat et ne périsse, ce n'est pas par l'Éternel que j'étendrai la main contre le Messie de l'Éternel» (I Sam 26,11). Mais David ne porta pas la main sur l'oïnt de l'Éternel, car cela était interdit. Et comment a-t-il agi envers un simple particulier, un homme malveillant et calomnieux ? Vous avez certainement compris que cela fait référence à Shimeï, qui jeta des pierres au roi et l'injuria. David leva-t-il la main contre lui, ou laissa-t-il d'autres, désireux d'en faire autant, agir ainsi ? Rien de tel. Il dit : «Qu'il me maudisse, car l'Éternel lui a parlé. L'Éternel verra-t-il mon humiliation et me rendra-t-il le bien pour sa malédiction aujourd'hui ?» (II Sam 16,11-12).

24. Frères, méditons sur ces paroles empreintes de douceur et, après les avoir examinées et étudiées avec soin, imprégnons-nous de la beauté de son pardon, telle une gravure d'un chef-d'œuvre. «Qu'il maudisse David, dit-il, car l'Éternel lui a parlé.» Qui donc, entendant les injures les plus honteuses et subissant le même traitement, peut le supporter, croyant que l'Éternel a ordonné au coupable de parler et d'agir méchamment, et qu'il le récompensera de sa patience par le bien pour le mal ? Car celui qui croit que l'insulte qu'il subit n'est pas sans la volonté de Dieu et qui espère recevoir un bienfait en retour, devrait être très reconnaissant envers ses agresseurs, comme s'ils étaient des bienfaiteurs.

25. Mais que vaut la patience prescrite par la loi, si admirable soit-elle, alors que la situation était alors tout autre et que l'exemple du Christ lui-même ne pouvait être pris en compte, comparée à l'amour de l'Évangile ? Car c'est comme comparer une esquisse vague à une image précise. En effet, notre patience envers ceux qui font le mal devrait être telle que non seulement nous soyons accablés par les épreuves qu'ils nous infligent, mais que nous cherchions à les aggraver, à ajouter une seconde à l'offense, à répondre à un coup sur la joue droite par la gauche, et à ôter la tunique en même temps que le vêtement. Telles sont les règles de la philosophie évangélique, tels sont les enseignements divins du Christ. Pourtant, nous les avons rejetés à un tel point qu'il semble que nous n'ayons jamais entendu le message de l'Évangile ou que nous ayons étudié avec zèle quelque chose de tout à fait contraire. Car qui, ayant subi un affront, ne cherche pas à rendre la pareille au plus haut point, voire au quadruple ? Et le coupable, à son tour, multiplie sa vengeance autant qu'il le peut. Ainsi, en étendant la rétribution à l'infini, nous mourons de ressentiment : «Le chemin de ceux qui se souviennent du mal, c'est la mort» (Pro 12,28).

26. Aussi, pour éviter de nous enfoncer davantage dans les profondeurs de l'Hadès, revenons sur le chemin de la vie par la prière, sans malice. Et cela est particulièrement nécessaire en ce temps présent, qui donne même à des gens comme nous l'occasion de partager un peu de lumière avec les saints. Car aujourd'hui, le loup broute sans menace avec les brebis, le carnivore avec les herbivores; le lion, malgré sa noblesse imposante, partage la même table que les bœufs de trait; L'ours, repentant, se débarrasse de l'image du péché, et le léopard de sa peau tachetée; le serpent ronge la terre comme du pain et ne blesse plus le talon, car sa tête est écrasée et sa force, qui repose sur les reins et le nombril (Job 40,11), est complètement anéantie, comme par une épée à double tranchant, par le jeûne et la prière. Nous, cependant, libérés des distractions extérieures, pouvons recourir à d'autres remèdes : la repentance et le souvenir de la mort.

27. L'Écriture enseigne que le souvenir de la mort est un moyen de prévenir le péché ou d'en être délivré, disant : «Souviens-toi de ta dernière demeure, et tu ne pécheras point» (Sir 7,36). Il est aussi capable d'apaiser le souffle enflammé de la vanité chez celui qui désire entendre et se souvenir : «Toute chair est comme du foin, et toute la gloire de l'homme comme la fleur des champs». L'herbe est desséchée, la fleur fanée (Is 40,6-7). Elle arrête aussi la progression inexorable de la gangrène qu'est la convoitise, nous rappelant : «Car quand il mourra, il

n'emportera pas tout» (Ps 49,18), et aussi : «Nu je suis sorti... nu j'irai là-bas» (Job 1,21), et : «Car nous n'avons rien apporté dans le monde, et nous ne pouvons rien y porter» (I Tim 6,7). Elle est également le remède le plus efficace contre la convoitise. C'est pourquoi le Médecin infiniment sage et compatissant de nos âmes, afin que nous ne restions pas éternellement malades, a institué la mort pour mettre fin au péché, tel un somnifère, pour que, libérés de tout mal, nous puissions renaître pleins de force et renouvelés. Et de même que non seulement les cerfs détruisent les serpents, mais que l'encens d'une corne de cerf a aussi le pouvoir de les chasser, de même le péché avec son aiguillon venimeux peut être chassé non seulement par la mort elle-même, mais par le simple souvenir de celle-ci.

28. C'est pourquoi Dieu a semé partout le souvenir de la mort, comme une chose très utile, et, surtout, n'en a pas fixé le moment, afin que l'anticipation se mêle à l'imagination. Car, ne sachant quand la mort viendra, nous la croyons constamment présente. Mais quel amour de la vie, ou plutôt, quel attachement au vice ! Dès notre jeunesse, nos pensées s'endurcissent tellement dans l'illusion qu'elles ne se libèrent pas de la vanité de la mort, même dans la vieillesse. Et bien que la tête se blanchisse, réclamant la moisson, ou qu'elle devienne complètement chauve, annonçant l'arrivée de l'automne, suivi de l'hiver, néfaste à tout ce qui est mortel, les hommes refusent de prêter attention à ces signes si évidents de l'approche de la mort, comme s'ils venaient à peine de commencer à vivre et d'entrer dans l'âge de la jeunesse. Et déjà la tête tremble, les tendons qui la maintiennent en place se relâchant, et tout le corps se courbe, comme sur le point de retourner à la terre. L'aveugle, cependant, n'obéit pas et ne se tourne pas vers la mémoire mortelle, orientant ses pensées vers l'évidence; mais, au contraire, il s'efforce plus vite encore de se tourner vers le terrestre, comme si une sorte de carcan lui courbait la tête vers le sol et le forçait à vivre à l'envers.

29. Et de même que la nature, toute sage, préparant l'homme à la vie, le dote des organes nécessaires, de même, lorsqu'elle le conduit à la mort, elle le désarme, lui rappelant ainsi sa fin. L'homme, cependant, ne comprend pas que l'affaiblissement de sa vue, jusqu'à la cécité, le dirige vers la mort, et que la détérioration de son ouïe annonce son approche et lui permet de mieux entendre son appel. Il ne veut pas non plus savoir que la mort, avec le temps pour alliée, frappe le visage, arrache les dents, attaque l'estomac, provoquant indigestion et perte d'appétit, et broie les jambes et les genoux. La paralysie est un présage de mort, tout comme les tremblements des autres membres révèlent une certaine image de la présence de la mort, devant laquelle tout tremble de crainte. Ainsi, le temps est paisible et, sur de longues périodes, il prépare tout à la mort. Ses autres fidèles serviteurs sont les maladies, et leur apparition ne rappelle-t-elle pas la fin ? Car, de même que l'on dit que là où l'on voit de la fumée, le feu est forcément caché, de même, là où les maladies sont présentes, l'ombre de la mort et la crainte de la mort sont présentes. Car la mort suit généralement ses suivantes, et les plus aiguës d'entre elles sont surtout ses présages.

30. Mais pourquoi chanter les malheurs et les maladies de la vieillesse comme des rappels de la mort ? Car chaque âge, et peut-être chaque événement, peut être appelé une étape ou un arrêt sur le chemin mortel : car dans chacune d'elles, nous subissons des changements, de sorte qu'en quittant un état, nous n'y sommes plus, et ainsi, en un sens, nous mourons; mais en passant à un autre, nous y vivons et y existons. Car l'Écriture dit : «Quand j'étais enfant» (I Cor 13,11) et «quand j'étais le plus jeune» (Ps 37,25), comme si, à l'avènement de l'homme présent ou du vieillard, l'enfant et le plus jeune disparaissaient, et que seuls ceux qui sont vivants demeuraient.

31. C'est ainsi que la mort et le souvenir de la mort sont liés pour nous. Moi qui m'émerveillais devant tant de poèmes, j'étais tout aussi ravi de la façon dont ils considéraient le sommeil comme le frère de la mort, les qualifiant de jumeaux, affirmant que le sommeil profond est extrêmement semblable à la mort, tout comme l'Écriture dit qu'on peut s'endormir jusqu'à la mort (Ps 12,4), et que l'état mortel participe au sommeil en raison de leur parenté. Car, ne différant que légèrement – par une simple respiration –, ils sont parfaitement semblables dans leur insensibilité et le relâchement de leurs membres. Ainsi, pour tous ceux qui sont éveillés et ne succombent pas à une profonde stupeur due à quelque élixir de mandragore, le sommeil doit être un véritable rappel de la mort. Il convient également de se demander si la nuit, que Dieu a créée comme ténèbres, opposée au jour, est ainsi nommée parce qu'elle nous rappelle la mort par le biais du sommeil qui lui est lié, nous incitant à regretter toutes les mauvaises actions et paroles commises durant la journée, comme il est dit : «Ce que vous dites en votre cœur, sur votre couche vous en serez humiliés» (Ps 4,5).

32. Ainsi, même au repos, le cœur doit rester vigilant, afin que nos rêves ne soient pas de vains échos de ce que nous avons vu et entendu durant la journée, mais que nous commençons à

Saint Michel Choniates

entrevoir les jugements de Dieu et, bien sûr, les plus terribles des châtements posthumes. Interrompons notre sommeil pour de telles préoccupations, lavons notre lit chaque nuit et arrosons le matelas de nos larmes; étudions la loi divine en dormant et en éveil, dialoguant avec notre cœur la nuit et examinant attentivement avec l'esprit si, contrairement aux commandements de la loi, le gage d'un pauvre demeure en nous. Peut-être n'avons-nous pas donné son vêtement, et puisse-t-il reposer dans ce vêtement et nous bénir (Dt 24,12-13) ? Ou peut-être n'avons-nous pas donné son salaire à cet homme pauvre et exigeant ce jour-là, et le soleil s'est couché sur lui, car il est pauvre et espère en cela, et il criera vers le Seigneur contre nous, et ce sera notre péché (Dt 24,14-15) ? Ou bien le soleil s'est-il couché sur notre colère contre notre frère (Éph 4,26), au point que nous risquions de voir notre inimitié en songe, que des images vindicatives attisent en nous une soif de vengeance, et ce malgré notre ignorance de ce que le jour prochain nous réserve (Pr 3,28) ?

33. Du moins, ne raisonnons pas en dormant avec une telle impiété que cet insensé qui, dans son sommeil, se dit : «Qui me voit ? Les ténèbres m'entourent, les murs me cachent, personne ne me voit; qui aurais-je peur ?» Le Très-Haut ne se souviendra pas de mes péchés (Sir 23,24-25). Car lui, enfant de la nuit, raisonnant sur Dieu comme un homme, souffre d'aveuglement volontaire et ne voit pas que les yeux du Seigneur brillent mille fois plus que le soleil, scrutant toutes les voies des hommes et sondant les lieux secrets (Sir. 23:27-28). Si, toutefois, le soir venu, nous commençons à examiner notre journée, comme celui qui a dit :

«Que le sommeil ne vous atteigne pas, fermez les paupières,
avant d'avoir passé en revue trois fois vos actions de la journée :

«En quoi ai-je péché ? Qu'ai-je fait ? Qu'ai-je omis de faire ?»

alors nos jours ne s'écouleront pas en vain, comme une ombre passagère. Car la parole exige que tels soient les disciples de l'Évangile, la ceinture aux reins, afin que, même endormis, nous soyons en quelque sorte actifs, et nos lampes allumées (Luc 12,35), afin que, même les yeux fermés, nous restions vigilants, tandis que le souvenir de la mort, toujours présent, nous oblige à nous éveiller.»

34. Voici, mes amis et frères, une autre contribution verbale pour vous : car, bien que je récolte la stérilité, je n'ai pas ménagé mes efforts pour partager à nouveau la semence et je n'ai même pas refusé de semer encore, espérant surtout que Dieu ne refuserait pas de récompenser le travail de mes mains, même si je sème le pain spirituel directement sur l'eau. Que Celui qui fournit la semence au semeur et le pain pour la nourriture, dont nous sommes tous le troupeau, nous accorde la semence, qu'Il la multiplie et qu'Il accroisse les fruits de notre justice, afin que, lorsqu'Il prendra son van et nettoiera son aire de battage, nous ne soyons pas, comme la paille, livrés au feu inextinguible, mais que nous soyons rassemblés, comme le bon grain, dans son grenier (Mt 3,12); à Lui soient la gloire et la puissance éternelle. Amen.